



Sur la terrasse du bord de l'eau, dans une calèche attelée de deux mérinos, se promenait un bel enfant, qui se laissa bientôt de cet exercice. Une femme empressée le prit soudain sur ses bras, et, pour rentrer au palais, passa devant le factionnaire.

Le soldat avait compris que l'enfant était le roi de Rome. Il s'arrêta avec respect, et présenta les armes. L'enfant, que le bruit du fusil étonna, tendit comme par instinct ses petits bras à la sentinelle.

A l'aspect du fils de l'Empereur, la figure du vieux soldat avait tressailli d'émotion ; et, en voyant l'enfant sourire, il sentait des larmes de bonheur couler le long de ses joues cicatrisées. Il pleurait, mais il ne bougeait pas, car le devoir et le respect le tenaient comme cloué dans la position qu'il avait prise.

La foule se réunit bientôt autour de lui, pour contempler, elle aussi, l'enfant impérial. Tout-à-coup les regards se dirigent vers une fenêtre du palais qui vient de s'ouvrir...

Le cri de *Vive l'Empereur* ! retentit parmi le peuple. C'était Napoléon qui paraissait à la croisée. Son premier regard se porta sur l'enfant puis sur le factionnaire, qui, en face de l'innocente créature, regardait du coin de l'œil le père, qui souriait à ce tableau.

Alors une voix se fit entendre qui interrompit la consigne obligée :

*Embrasse-le-donc !...* C'était la voix de l'Empereur, qui, dans ce soldat, voyait toute l'armée, et peut-être toute la France.

Alors, le fusil vola au loin sur le sable ; le factionnaire saisit l'enfant et le montra fièrement au peuple ; puis, le couvrant de baisers et de larmes, on l'entendit sangloter de joie. A cette vue, la foule ayant applaudi avec enthousiasme Napoléon se mit à applaudir aussi.

## CHAPITRE XL .

---

### **Napoléon et sa cour. — Mouvement intellectuel et Littéraire (1)**

Ce n'est point abaisser la majesté de l'histoire que de la faire descendre aux détails privés lorsqu'ils servent à caractériser un homme célèbre et une époque fameuse.

Napoléon était de moyenne taille ; sa tête était grosse, son front large et élevé, ses yeux bleu-clair, ses cheveux châtain-noir, ses sourcils de couleur pareille, mais les cils de ses paupières plus pâles : son regard était rapide comme l'éclair, doux ou sévère, terrible ou caressant, selon les pensées intérieures qui agitaient son âme ; il avait le nez bien fait, la forme de la bouche gracieuse et d'une extrême mobilité ; ses mains, un peu petites, étaient néanmoins remarquablement belles et blanches ; il avait le pied un peu grêle ; ses jambes étaient assez courtes et sa démarche quelquefois embarrassée ; il était moins bien à pied qu'à cheval ; en se promenant, soit dans ses appartements, soit dans ses jardins, il marchait un peu courbé,

---

(1) D'Après A. Gabourd.

les mains croisées derrière le dos, et faisant assez fréquemment un mouvement de l'épaule droite qui lui donnait peu de dignité ; sa voix était digne, quoique accentuée ; il chantait mal et écrivait d'une façon illisible, comme s'il eût voulu dissimuler son ignorance de notre orthographe.

Dans son enfance et dans sa jeunesse, son visage était celui d'un adolescent italien, brun et vif ; plus tard, au siège de Toulon, il fut atteint d'une maladie cutanée fort maligne, et dont il ne guérit jamais entièrement : il fut d'ailleurs vivement éprouvé par les fatigues de la guerre dans ses campagnes d'Italie et d'Égypte ; aussi, à cette époque, ses joues étaient-elles creuses et pâles jusqu'à la lividité ; alors aussi, ses longs cheveux plats descendaient sur ses joues et sur ses oreilles, et lui donnaient au premier abord l'apparence de la laideur.

Parvenu au pouvoir, il perdit sa maigreur, son teint plombé s'éclaircit, et peu de figures étaient aussi dignes d'attention que la sienne dans les années qui suivirent l'avènement à l'empire et précédèrent la campagne de Wagram.

Vers ce temps il avait atteint sa quarantième année, et un nouveau changement s'opéra dans sa personne : il prit beaucoup d'embonpoint ; ses cheveux devinrent plus rares. On a constaté que cette période aussi, date, dans ses facultés, une sorte d'affaiblissement qu'on doit toutefois attribuer plus à l'exagération de son orgueil et à l'habitude du succès qu'à tout autre motif, particulièrement à des causes physiques.

Quand il était debout, il s'appuyait sur la hanche par un mouvement peu gracieux ; d'autres fois, et surtout pendant ses batailles, il croisait les bras sur sa poitrine et affectait une sorte d'immobilité. Il avait pour coutume de prendre chaque jour un bain fort prolongé, et personne n'ignore qu'il faisait du tabac un usage immodéré.

Une habitude plus digne de lui était celle de se faire réveiller la nuit chaque fois qu'il arrivait une nouvelle fâcheuse : pour les bonnes nouvelles, il disait qu'on a toujours le temps de les apprendre, mais qu'on ne doit pas ajourner le moment de connaître un revers, afin d'être en mesure d'y parer. Il pouvait se passer fort longtemps de sommeil, et il lui arrivait souvent de se lever plusieurs fois dans la même nuit pour dicter des dépêches.

Il affectait de se distinguer de la foule de ses courtisans par

une mise de simplicité extrême : beaucoup de grands hommes ont eu le même soin, et ç'a été de leur part une modestie plus orgueilleuse, peut-être, que la pompe même de la royauté.

Napoléon, à l'armée et à la ville, portait sur son uniforme la redingote grise qu'il a rendue populaire à l'égal de son petit chapeau. Dans les grandes cérémonies où il fallait paraître avec majesté, il se couvrait des plus fastueux ornements dont les traditions monarchiques eussent transmis la coutume. Son grand manteau impérial, ouvert sur les côtés, comme celui de Charlemagne, était entièrement parsemé d'abeilles d'or ; le plus riche diamant de la couronne de France, *le régent*, avait été enchâssé sur la garde de son épée.

Sa maison militaire offrait le plus splendide aspect, et ses grands dignitaires, vêtus de pourpre ou d'hermine, lui eussent formé un cortège digne de sa puissance, s'ils avaient pu se dépouiller de leur gaucherie, de leur roideur et de leur grossièreté première.

L'empereur avait pour les hommes sanguinaires de la révolution, et surtout pour les régicides, la plus profonde aversion. Il portait comme un fardeau pénible l'obligation de dissimuler avec eux ; mais quand il parlait de ces juges sinistres, de ceux qu'il appelait lui-même *les assassins de Louis XVI*, c'était avec horreur, et il gémissait sur la nécessité où il était de les employer et de se contraindre au point de les ménager.

« Combien de fois, dit Bourrienne, n'a-t-il pas dit à Cambacérés, en lui pinçant légèrement l'oreille, pour adoucir par cette familiarité habituelle l'amertume du propos : *Mon pauvre Cambacérés, je n'y peux rien, mais votre affaire est claire ; si jamais les Bourbons reviennent, vous serez pendu*. Un sourire forcé contractait alors la figure plombée de Cambacérés d'une manière qu'il serait aussi difficile que désagréable de peindre »

Quelle que fût passion pour le métier des armes, et malgré les torrents de sang que son ambition a fait couler, Napoléon était généralement porté à la clémence et aux satisfactions si douces de l'amitié.

De son origine corse, il n'avait gardé qu'une disposition fréquente à l'emportement et à la colère ; ses accès étaient terribles et ne permettaient à personne de demeurer exempt de crainte. Plus d'une fois, dans ces moments où il se montrait si fort au-dessous de sa propre

grandeur, on l'a vu se livrer à des actes qui semblaient tenir à la fois de la brutalité du soldat et de la mutinerie de l'enfant gâté.

Il lui est arrivé de frapper des subalternes ou d'adresser des propos d'une haute inconvenance à des personnes qu'il aurait dû respecter. Il faut dire toutefois que bien souvent ces colères étaient feintes et calculées. Quand l'un de ses ministres ou quelque autre grand personnage avait fait une faute grave et qui méritait des reproches sérieux, Napoléon avait toujours le soin d'admettre un tiers à la scène de réprimande : ce témoin ne manquait pas de transmettre au loin discrètement ce qu'il avait vu et entendu, « et, dit Napoléon, « une terreur salutaire circulait de veine en veine dans le corps social ; les choses en marchaient mieux, je punissais moins. »

Peut-être cette justification ne doit-elle pas être acceptée sans réserve, et n'est-elle que le sentiment des reproches secrets que Napoléon s'adressait après avoir cédé à la colère.

« Un jour, dit M. de Las-Cases, dans une des grandes audiences, il attaqua un colonel avec la plus grande chaleur et tout à fait avec l'accent de la colère, sur de légers désordres commis par son régiment envers les habitants du pays qu'il venait de traverser en rentrant en France ; et comme le colonel, pensant la punition fort au-dessus de la faute commise, cherchait à se disculper et y revenait souvent, l'empereur lui disait à voix basse, sans discontinuer la mercuriale publique : « C'est bien, mais taisez-vous ; je vous crois, mais demeurez tranquille. » Et plus tard, en la revoyant seul, il lui dit : « C'est que je fustigeais en votre personne des généraux qui vous entouraient, et qui, si je me fusse adressé directement à eux, se seraient trouvés mériter la dernière dégradation, peut-être davantage. »

« Mais si l'empereur attaquait de la sorte en public, il lui arrivait parfois aussi de se voir attaqué à son tour. « Un jour, à Saint-Cloud, à la grande audience du dimanche, un sous-préfet ou autre fonctionnaire piémontais, l'air égaré et tout hors de lui, l'interpelle de la voix la plus élevée, lui demandant justice sur sa destitution, soutenant qu'il avait été faussement accusé et condamné.

— Allez trouver mes ministres, lui dit l'empereur.

— Non, sire, c'est par vous que je veux être jugé.

— Je ne le saurais ; je n'en ai point le temps ; j'ai à m'occu-

per de tout l'empire, et mes ministres sont institués pour s'occuper des individus.

— Mais ils me condamneront toujours.

— Et pourquoi ?

— Parce que tout le monde m'en veut.

— Et pourquoi encore ?

— Parce que je vous aime ; il suffit qu'on vous soit attaché pour qu'on devienne en horreur à tout le monde.

— Ce que vous dites là est bien fort, Monsieur, dit l'empereur avec calme ; j'aime à croire que vous vous trompez.

Et il passa tranquillement au voisin.... Une autre fois, à une parade, un jeune officier, aussi tout hors de lui, sort des rangs pour se plaindre qu'il est maltraité, dégradé, qu'on a été injuste à son égard, qu'on lui a fait éprouver des passe-droits, et qu'il y a plus de cinq ans qu'il est lieutenant sans pouvoir obtenir de l'avancement.

— Calmez-vous, lui dit l'empereur, moi je l'ai bien été sept ans, et vous voyez qu'après tout, cela n'empêche pas de faire son chemin.

Tout le monde de rire, et le jeune officier, subitement refroidi, d'aller reprendre son rang.

Il permettait à ses soldats, particulièrement à ceux du corps d'élite qu'il appelait la vieille garde, d'user envers lui d'une grande liberté de parole. Ces vieux compagnons d'armes, gardant les coutumes de la république, se permettaient souvent de le tutoyer, mais ils ne le faisaient que dans les occasions où ils allaient donner leur vie pour sa gloire : c'étaient les gladiateurs saluant César avant de mourir.

L'armée, enorgueillie de son chef, le servait avec un dévouement fanatique, avec un amour dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Quand il passait sur un champ de bataille pavé de morts et de mourants, les blessés retrouvaient à sa vue une sorte de vie galvanique, et, se soulevant, expiraient heureux en criant : *Vive l'empereur !*

Pour lui, il acceptait ces sacrifices avec un visage impassible, comme s'ils lui étaient naturellement dus. Parfois, cependant, il descendait de cheval et donnait au corps des ambulances les ordres nécessaires pour le transport de ces malheureux. Un jour, après la terrible affaire de Pulstak, en Pologne, il vit un Russe, tout mutilé

par le canon et horriblement défiguré par l'explosion d'un caisson ; qui se traînait dans la boue ; ce spectacle faisait horreur.

— Relevez cet homme, dit Napoléon au baron de Saint-Aignan, l'un des officiers de sa suite ; et comme M. de Saint-Aignan semblait hésiter à la vue de ce misérable : « Allez, lui répéta l'empereur, et sachez qu'il est là-haut un Dieu qui ne laisse pas les bonnes actions sans récompense. »

Sévère lorsque la nécessité du commandement l'exigeait, rigoureux même à l'excès lorsqu'il fallait effrayer par des exemples, il savait dans l'occasion se montrer humain et clément.

En parcourant le champ de bataille de Wagram, l'empereur s'arrêta sur l'emplacement qu'avaient occupé les deux divisions de Macdonald ; il présentait le tableau d'une perte qui avait égalé leur valeur. La terre était labourée de boulets ; l'empereur reconnut parmi les morts un colonel dont il avait eu à se plaindre, et qui n'avait reconnu ses bontés que par l'ingratitude. En le voyant noyé dans son sang, Napoléon s'écria :

— Je suis fâché de n'avoir pu lui parler avant la bataille pour lui dire que j'avais tout oublié.

A quelques pas de là il trouva un jeune sous-officier de cavalerie qui vivait encore, quoiqu'il eût la tête traversée d'un biscaien ; mais la chaleur et la poussière avaient coagulé le sang presque aussitôt, de sorte que le cerveau n'avait reçu aucune impression de l'air.

L'empereur mit pied à terre, lui tâta le pouls, et, avec son mouchoir, se mit à lui déboucher les narines, qui étaient pleines de terre ; comme il approchait un peu d'eau-de-vie de ses lèvres, le blessé ouvrit les yeux et parut d'abord insensible aux soins dont il était l'objet ; puis, les ayant ouverts de nouveau, il les arrêta sur l'empereur qu'il reconnut, et alors son visage fut baigné de larmes. C'est par de tels actes que Napoléon travaillait à se faire pardonner, par les victimes de son ambition, jusqu'à leurs propres souffrances.

Bien souvent, dans les pénibles campagnes d'Allemagne et de Pologne, il lui arrivait de s'approcher des bivouacs et de causer avec ses vieux soldats, qu'il appelait ses grognards ; alors il mangeait de leur pain, goûtait de leur soupe, et témoignait pour leur bien-être une sollicitude fort active. Ces militaires, souvent découragés par les privations et les fatigues, reprenaient toute leur énergie en voyant

l'empereur s'associer à leur pénible existence. Nul ne songeait à se plaindre de la rapidité des marches et de la profondeur des marais, lorsque l'empereur, mouillé comme eux par la pluie, couvert comme eux de boue jusqu'aux genoux, les précédait, leur donnait l'exemple de la patience et du dévouement, et supportait quelquefois des semaines et des mois de guerre laborieuse sans avoir d'autre palais qu'une tente, d'autre lit que celui des camps.

Il est vrai de reconnaître que dans beaucoup d'occasions il ne craignait pas de recourir, pour capter l'esprit des troupes, à une sorte de charlatansime dont le soldat est toujours dupe. Au moment d'une revue il se faisait donner, par le colonel, les noms et les numéros de chaque militaire reconnu pour le plus brave de la compagnie ; il ordonnait qu'on y ajoutât une note succincte sur la famille et les services de cet homme ; puis, lorsqu'il était muni de ces renseignements, il s'approchait du soldat désigné, l'appelait par son nom, lui demandait des nouvelles de son vieux père, lui citait les occasions dans lesquelles il avait fait éclater son courage, et le soldat de s'exalter jusqu'au délire pour son empereur, et le reste de la troupe d'admirer comment il pouvait se faire que Napoléon les connût tous par leurs noms et n'oubliât aucun de leurs traits de bravoure.

On conçoit quelle influence de pareilles scènes exerçaient sur le moral de l'armée. Mais ces excitations ne s'adressaient pas seulement aux simples militaires, les régiments en avaient leur part. Après chaque victoire, on décorait l'aigle du corps qui s'était le plus distingué, et les régiments les plus intrépides recevaient des surnoms glorieux, tels que ceux-ci : *un contre dix*, le *terrible*, l'*invincible*, l'*indomptable*.

Aussi, quand cet homme, que tant de prestige environnait, se présentait à ses soldats au moment de l'attaque, sa vue remuait jusque dans leurs entrailles le dévouement et l'héroïsme, tandis que les armées ennemies, averties par cet élan et par les clameurs de l'approche de l'empereur, se trouvaient paralysées et glacées, comme tremble un faible troupeau aux rugissements du lion.

Il était doué d'un courage froid et calme, et savait conserver au milieu des plus grands dangers une présence d'esprit qui lui permettait de donner des ordres utiles et de veiller à leur exécution. Quand il fallait payer de sa personne, il s'exposait comme le plus obscur



Cambronne

des grenadiers ; dans les autres circonstances il n'oubliait pas que de sa vie dépendait le salut de ses armées, et il agissait alors plutôt en général qu'en soldat.

Il avait reçu trois blessures dans le cours de ses campagnes, mais toutes étaient légères. Superstitieux comme l'ont été d'autres conquérants, il comptait sur sa fortune et aimait à s'entendre proclamer l'homme des destins. Il croyait à son *étoile* ou affectait d'y croire, afin de donner aux autres une confiance plus grande en son avenir.

Un jour il discutait l'un des plus hasardeux desseins qu'il eût projetés et ne pouvait parvenir à convaincre son interlocuteur de la réussite de ses plans. Ayant enfin ouvert une fenêtre, il montra le ciel et dit à la même personne : « Voyez-vous cette étoile ? — Non, reprit l'autre. — « Voyez-vous cette étoile ? répéta-t-il encore. — Non sire, — Eh bien ! je la vois, moi qui vous parle !

Et il ne donna plus d'autre raison. Il attachait un grand prix à des rapprochements de date et s'imaginait avoir des jours fastes et néfastes.

Il aimait à la fois la pompe du luxe et l'économie : plus large

dans ses dépenses que Cromwel, lequel n'aimait pas à voir brûler inutilement une bougie, il surveillait néanmoins avec un soin extrême l'emploi des fonds destinés à faire face à son entretien personnel et à celui de sa maison.

Un jour qu'on lui faisait admirer un nouvel ameublement des Tuileries et qu'il s'en montrait satisfait en apparence, on le vit s'approcher d'une magnifique tenture et couper un gland d'or, sans qu'on pût s'imaginer le motif d'une action pareille. Peu après on apprit qu'il s'était rendu dans plusieurs magasins et y avait comparé les prix des objets de cette nature. Aussi l'intendant chargé de son ameublement n'obtint-il de lui que cette phrase :

— Tenez, mon cher, Dieu me garde de penser que vous me volez, mais on vous vole ; vous avez payé ceci un tiers au-dessus de sa valeur.

Il lui arrivait souvent, dans ses promenades du matin, d'entrer dans les boutiques et de s'informer de la valeur des marchandises exposées en vente. En dépit de ses immenses occupations, il revisait lui-même ses propres comptes ; mais il avait sa méthode ; on les lui présentait toujours par spécialité ; il s'arrêtait sur le premier article venu, le sucre, par exemple, et trouvant des milliers de livres, il prenait une plume et demandait au comptable :

— Combien de personnes dans ma maison, Monsieur ? (et il fallait pouvoir lui répondre sur-le-champ).

— Sire, tant.

— A combien de livres de sucre les portez-vous l'une dans l'autre ?

— Sire, à tant.

Il faisait aussitôt son calcul, et se montrait satisfait, ou s'écriait en lui rejetant son papier :

— Monsieur, je double votre propre estimation, et vous dépassez encore énormément ; votre compte est donc faux ? Recommencez tout cela et montrez-moi plus d'exactitude.

Et il suffisait de ce seul calcul, faisait-il observer, pour tenir chacun dans la plus stricte régularité (1).

D'autres fois, et le plus souvent même, c'était pour interroger l'opinion et veiller au service général qu'il se promenait en habit de

(1) Mémorial de Sainte-Hélène.

ville et fréquentait les magasins ou les lieux publics ; son secrétaire était d'ordinaire chargé de l'accompagner dans ses excursions. Un jour, qu'affublé du ridicule costume des merveilleux de ce temps, il était entré dans une boutique dans la rue Saint-Honoré il lui prit fantaisie de parler contre le gouvernement. « Votre Bonaparte, dit-il ne fait rien de bon, etc. »

Mais le marchand ne lui répondit qu'en lui adressant des injures et des menaces, et le prétendu acheteur fut très-heureux de s'esquiver. Plus d'une fois il lui arrivait de sortir avec Marie-Louise et de se confondre bourgeoisement dans la foule ; c'est de cette façon qu'il aimait à prendre sa part des fêtes publiques et qu'il entendait les propos du peuple.

Un jour, le couple se donna le plaisir, moyennant une légère rétribution, de contempler, dans les lanternes magiques, Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice des Français, toute leur cour, etc. ; Napoléon appelait cela *la police du cadi*.

Souvent il parlait beaucoup, quelquefois même un peu trop, mais il racontait d'une manière agréable et entraînant. Sa conversation roulait rarement sur des objets gais ou plaisants, jamais sur des choses futiles. Il aimait tant à discuter, que dans la chaleur de la discussion il était facile de lui faire dire les secrets qu'il cachait le plus soigneusement.

Quelquefois il s'amusait dans un petit cercle à raconter des historiettes, et toutes ses narrations étaient pleines de charme et d'originalité. Il avait peu de mémoire pour les noms propres, les mots, les dates, mais il en avait une prodigieuse pour les faits et les localités. En général, il montrait beaucoup de répugnance à revenir sur une décision arrêtée, alors même qu'elle était reconnue injuste ; mais plusieurs fois le cœur l'avait emporté chez lui sur l'amour-propre.

Il avait décrété qu'une pension de 60,000 francs serait régulièrement payée, sur les fonds du trésor, à M. le prince de Conti, à madame la duchesse de Bourbon et à madame Fulton la duchesse douairière d'Orléans. Il avait fait une autre pension à la nourrice de l'infortuné Louis XVII, ainsi qu'à celle de madame la duchesse d'Angoulême.

Un jour M. de la Bouillerie, directeur du domaine extraordinaire, reçut l'avis que deux navires, dont la cargaison pouvait être é-

valuée à 800,000 francs, venaient d'être saisis au Hâvre en exécution du décret de Berlin sur les provenances anglaises. M. de la Bouillerie, ayant cru reconnaître qu'en cette circonstance on avait donné une extension outrée au système continental, s'empressa d'en faire son rapport particulier à l'empereur. Bien qu'il fût tard, Napoléon ne voulut point ajourner l'examen de cette question, et, après avoir jeté un coup d'œil sur les pièces officielles, approuva l'ordre de restituer les deux navires saisis. Un courrier fut expédié dans la nuit pour porter ces instructions. Le lendemain, M. de la Bouillerie s'étant fait présenter, l'empereur lui dit :

— J'ai lu votre rapport, et je vous remercie d'avoir empêché que « l'on me fit commettre cette odieuse injustice ; c'est comme cela qu'il faut me servir. »

Sévère à l'égard des agents et préposés auxquels il confiait l'administration de l'empire, Napoléon avait le tort grave de fermer les yeux sur les exactions odieuses que ses généraux et ses traitants commettaient dans les pays conquis ou alliés ; c'était même pour lui un moyen de grossir son propre trésor.

Lorsqu'un financier ou un fournisseur s'était beaucoup enrichi et qu'il y avait lieu de soupçonner que sa fortune avait été trop rapidement acquise, l'empereur le sommait de lui remettre un certain nombre de millions, et le parvenu, redoutant les conséquences d'un refus, s'exécutait d'assez mauvaise grâce. Il en agissait ainsi avec ses maréchaux ou ses proconsuls dilapidateurs, mais les peuples spoliés n'en devenaient guère plus heureux, et la Sicile n'en était pas moins ruinée par Verrès.

Autant, sous le consulat, il avait exploité au profit de son ambition les conspirations dirigées contre sa personne, autant, depuis son avènement à l'empire, il s'était attaché à les tenir secrètes.

Il s'en formait souvent, mais la police parvenait à les déjouer. Il existait, même dans le sein de l'armée, des sociétés secrètes qui avaient conservé, comme tradition, les principes de la liberté républicaine ; les auteurs de ces associations n'attendaient qu'une occasion favorable pour agir.

Leur principal chef était le colonel Oudet, homme d'un caractère énergique et d'une admirable intelligence. Napoléon le faisait surveiller avec soin, et l'on apprit, dans les jours qui suivirent la bataille

d'Essling, qu'Oudet et plusieurs de ses amis avaient péri dans une embuscade. Était-ce un accident de la guerre, ou une précaution cruelle de l'empereur ? Quoi qu'il en soit, les ennemis de Napoléon ne se décourageaient point. Il arriva qu'un jeune homme de Dresde, échappé de l'université de Halle ou de Leipsick, vint à Paris avec le projet de tuer l'empereur.

Arrêté par ordre de Savary, duc de Rovigo, qui avait remplacé Fouché au ministère de la police générale, il fut interrogé, et confessa volontairement son crime. Il avoua que son intention, en venant à Paris, avait été de tuer l'empereur pour attacher son nom au sien. Il ajouta que Henri IV avait été manqué vingt-deux fois, et n'avait succombé qu'à la vingt-troisième tentative ; que Napoléon, il est vrai, n'avait été encore manqué que trois ou quatre fois, mais que cela n'arrêterait pas un homme de courage qui ne comptait sa vie pour quelque chose qu'autant qu'elle était utile, et qu'il trouverait la sienne suffisamment bien employée puisqu'elle avancerait d'une chance les probabilités de succès pour ceux qui voudraient l'imiter. Le duc de Rovigo fit part à l'empereur de cette tentative d'assassinat et lui demanda ses ordres ; Napoléon fit répondre :

« Il ne faut point ébruiter cette affaire, afin de n'être point obligé de la finir avec éclat. L'âge du jeune homme est son excuse ; on n'est pas criminel d'aussi bonne heure, lorsqu'on n'est pas né dans le crime ; dans quelques années il pensera autrement, et l'on serait aux regrets d'avoir immolé un étourdi et plongé une famille estimable dans le deuil. Mettez-le à Vincennes, faites-lui donner les soins dont il paraît que sa tête a besoin, donnez-lui des livres, faites écrire à sa famille et laissez faire le temps. »

En conséquence de ces ordres, ce jeune homme, qui se nommait Von der Sulhn, fut mis à Vincennes et n'en sortit qu'après les événements de 1814.

La récolte de 1811 s'annonçait mal, et en effet elle fut très-mauvaise ; l'empereur travailla avec une prodigieuse activité à assurer les subsistances du peuple. Comme le ministre de l'intérieur, M. Montalivet croyait calmer ses inquiétudes en lui annonçant que *le pain ne manquerait pas, bien qu'il dût être cher*, Napoléon se récria avec sa violence accoutumée contre cette consolation :

« Qu'est-ce à dire, répondit-il au ministre, qu'entendez-vous par

« ces paroles, *le pain sera cher, mais il ne manquera pas ?* Eh ! de qui  
 « croyez-vous, Monsieur, que nous nous occupions depuis deux mois ?  
 « Des riches ?.... je m'en occupe bien, vraiment !.... je sais que ceux  
 « qui ont de l'or trouveront toujours du pain comme ils trouvent tout  
 « en ce monde !... Ce que je veux, Monsieur, c'est que le peuple ait  
 « du pain.... c'est qu'il en ait beaucoup, et de bon, et à bon marché....  
 « c'est que l'ouvrier, enfin, puisse nourrir sa famille avec le prix de  
 « sa journée. »

« Ces paroles réveillèrent une ardeur nouvelle, et la population  
 pauvre eut moins à souffrir qu'on aurait pu le craindre. Toutefois,  
 sur plusieurs points de l'empire, la cherté des grains souleva de gra-  
 ves désordres, mais ils furent comprimés avec une rigueur inouïe.  
 C'est ainsi que la ville de Caen, qui avait été le théâtre d'une émeute  
 causée par la faim, se vit envahie par des troupes expédiées en poste  
 de Paris, et plusieurs habitants, parmi les quels se trouvaient des femmes,  
 furent traduits devant une commission militaire, condamnés à mort et  
 fusillés.

Soldat monté sur le pavois aux acclamations d'un peuple révolu-  
 tionnaire, Napoléon avait compris que l'éclat du vice, en reportant  
 la nation aux funestes souvenirs de l'Œil-de-Boef, devait compromet-  
 tre sa jeune dynastie en la dégradant dès son origine.

On ne vit pas, sous son règne, des favorites disputant insolem-  
 ment aux épouses légitimes les hommages du prince et de la cour.  
 Mais si ce scandale fut épargné à la France, le foyer domestique de  
 l'empereur ne fut pas moins affligé souvent par de coupables passions :  
 tout ce qu'on peut dire, pour atténuer ces torts si graves de Napo-  
 léon, c'est qu'aucune femme ne le maîtrisa au point d'influer sur les af-  
 faires de son règne.

On lui a reproché des liaisons incestueuses, et peut-être à cet  
 égard sa mémoire n'est-elle point suffisamment justifiée des accusations  
 de ses ennemis ; un mystère pénible plane sur ces fautes, vraies ou  
 imaginaires, mais qu'il à toujours niées avec indignation.

Les sœurs de Napoléon et particulièrement Pauline, princesse de  
 Borghèse, l'une des plus belles femmes de l'empire, étaient décriées  
 pour leur conduite notoire. Madame, mère de l'empereur était une  
 personne d'un grand sens, et d'un grand cœur, que la prospérité ne  
 parvint jamais à éblouir, et qui, au milieu des pompes de la cour

impériale, garda une âme simple et une raison droite. Comme elle avait connu la misère, elle amassait des richesses pour l'avenir, et répondait à ceux qui s'en étonnaient :

— Qui sait ? dans quelques années j'aurai peut-être une demi-douzaine de rois qui me demanderont du pain.

On voit qu'elle ne se faisait point d'illusions; il est juste de reconnaître qu'elle répandait autour d'elle de nombreux bienfaits. Elle vivait un peu froidement avec l'Empereur, et ce dernier ne lui témoignait pas toujours une déférence assez marquée : c'est que Lætitia Ramolino était non-seulement la mère de l'empereur, mais encore celle de plusieurs autres enfants, dont l'un, Lucien Bonaparte, vivait dans la disgrâce et dans l'exil.

Ce frère de Napoléon, qui par son courage avait assuré la révolution du 18 brumaire, s'était vu contraint de quitter la France, pour avoir noblement refusé de rompre un mariage contracté à l'étranger et que l'empereur jugeait indigne de sa haute fortune.

Jérôme, moins généreux, avait eu cette lâche complaisance pour Napoléon, et en avait été récompensé par la main de la princesse fille du roi de Wurtemberg : c'était un jeune débauché qui s'était rendu odieux et méprisables aux peuples de Westphalie.

Pour Joseph, quoique doux et bon, il payait tribut à l'immoralité de l'époque ; sa femme, la reine Julie, embellissait la splendeur du trône par ses vertus.

Napoléon avait rétabli l'étiquette de cour, et les usages de son palais avaient été calqués, en quelque sorte, sur ceux de la maison de Louis XIV. Il aimait à s'entourer des illustrations de toutes les époques, à rassembler autour de lui les Montmorency et les Montebello, les Larocheffoucauld et les Trévisé, noms rehaussés par des exploits récents ou par d'illustres ancêtres.

Les princes de la Confédération du Rhin se pressaient à sa cour, mêlés aux lieutenants de la république et aux régicides de la Convention. L'empereur avait remis en coutume les levers et les couchers des rois ; mais, au lieu qu'ils étaient réels autrefois, ils ne furent plus, de son temps, que de simples réceptions du matin et du soir.

On ne pouvait arriver près de sa personne ou de celle de l'impératrice avant d'avoir été présenté selon toutes les formes prescrites par le cérémonial des monarchies. La cour impériale étalait une grandeur et une magnificence extraordinaires ; mais, en dépit des soins



de M. de Ségur, grand maître des cérémonies, il manquait à cette société fastueuse, ce ton, ce goût, ce sentiment de la dignité et des convenances, qui ne se transmettent pas du maître au sujet en vertu d'une charté de duc ou d'un diplôme de comte.

D'une part, beaucoup de seigneurs de la vieille cour, quoique assez empressés de recueillir les faveurs impériales, se trouvaient gênés et dépayés dans ces Tuileries où tout leur rappelait encore la sim-

PLICITÉ de Louis XVI et la grâce de Marie-Antoinette. Ces souvenirs douloureux pesaient à leur mémoire, et ils croyaient rêver en se voyant enchaînés au char d'un soldat couronné.

Les autres, particulièrement les avocats devenus barons, les procureurs transformés en dignitaires, et qui d'ailleurs devaient leur fortune à une science réelle de l'administration ou du droit, se trouvaient embarrassés et gauches sous leurs broderies et sous leurs panaches. Quant aux hommes de guerre, ils n'avaient pu dépouiller entièrement leurs allures soldatesques et la franche brutalité des camps ; leur langage était parfois cynique et déplacé.

Parmi les duchesses admises à la cour, et qui devaient leurs titres aux faits d'armes de leurs maris, plusieurs se ressentaient d'une origine toute populaire. La maréchale Lefebvre, duchesse de Dantzick, ancienne blanchisseuse, et que le duc avait épousée n'étant que soldat aux gardes, divertissait particulièrement la cour par ses naïvetés, demeurées historiques.

Comme c'était d'ailleurs une femme d'un cœur généreux et honnête, et qui avait eu douze fils tous morts pour la France, l'empereur se plaisait à lui témoigner un respect dénué d'affection, et son exemple faisait taire les moqueurs.

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5° EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS